

distingué par ses qualités chevaleresques, malgré ses manières un peu hautaines. Proche parent du gouverneur de Cuba, il avait d'abord vu assez froidement les prétentions de Cortés; mais soit qu'il acquit la conviction qu'on avait été injuste à l'égard de ce dernier, soit par inclination personnelle, il finit par s'attacher loyalement à sa cause. Le général, de son côté, lui témoignait une généreuse confiance, en lui donnant des commandements indépendants, dans des circonstances où la moindre faute pouvait avoir les conséquences les plus graves. Velasquez se montra constamment digne du choix de son général; il n'y avait pas un cavalier dans l'armée, à l'exception, peut-être, de Sandoval et d'Alvarado, dont la perte eût pu être aussi sensible à Cortés. Tels furent les désastreux résultats de ce terrible passage de la chaussée, l'échec le plus funeste qu'eussent encore subi les armes espagnoles dans le Nouveau Monde, et qui a fait donner à cette nuit de deuil, dans les annales nationales, le nom significatif de *Noche triste*, « la nuit fatale (29). »

(29) Gomara, *Crónica*, cap. 109. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 13. *Probanza en la Villa Segura*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

CHAPITRE IV.

RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DÉTRESSE DE L'ARMÉE.
— PYRAMIDES DE TEOTIHUACAN. — GRANDE BATAILLE D'OTUMBA.

1520.

Pendant la journée qui suivit la retraite des Espagnols, les Mexicains restèrent pour la plupart tranquilles dans leur capitale, où ils s'occupèrent à déblayer les rues et les chaussées des monceaux de cadavres qui les encombraient et qui auraient pu y développer la peste. Peut-être aussi profitèrent-ils de ce moment pour rendre les derniers honneurs à ceux de leurs guerriers qui avaient succombé, célébrant leurs funérailles par le sacrifice de leurs infortunés prisonniers, qui, à la vue du sort affreux qui les attendait, purent envier le sort de leurs compagnons morts les armes à la main. Ce fut une circonstance heureuse pour les Espagnols, dans leur détresse, que l'ennemi leur laissât ainsi le temps de respirer. Mais Cortés savait qu'il ne pouvait compter sur la continuation de cette espèce de trêve, et sentant de quelle importance il était de gagner du terrain, il ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à se remettre en marche à minuit. On laissa les feux allumés, pour mieux tromper l'ennemi; et à l'heure indiquée, la petite armée franchit sans bruit, mais avec une nouvelle ardeur, les portes du *teocalli* dont l'enceinte hospitalière lui avait procuré un abri si opportun. L'emplacement de ce lieu est aujourd'hui marqué par une église chrétienne, dédiée, sous l'invocation de *Nuestra Señora de los Remedios*, à la Vierge, dont l'image miraculeuse, — la même, *dit-on*, qui fut apportée par les compagnons de Cortés (1), — étend encore sa bienfai-

(1) Lorenzana, *Viage*, p. 13.

sante influence sur la capitale voisine ; et le voyageur qui s'arrête dans les murs de l'édifice sacré peut se dire qu'il foule le lieu rendu mémorable par l'asile qu'il offrit aux conquérants fugitifs et en proie au plus profond découragement (2).

Les malades et les blessés, transportés sur des litières ou sur les épaules des *tamanes*, occupèrent le centre ; ceux qui étaient assez forts pour se tenir à cheval furent placés en croupe derrière les cavaliers. Les hommes valides formèrent la tête et la queue de la colonne, tandis que d'autres en couvraient les flancs.

L'armée commença sa retraite à la faveur des ténèbres et sans être inquiétée. Mais, lorsque le matin parut, on vit des partis d'indigènes en mouvement sur les hauteurs, ou suivant de loin l'arrière-garde, comme des essaims de sauterelles. Ces Indiens n'étaient pas de la capitale, mais venaient des environs, où la nouvelle de la défaite des Espagnols s'était déjà répandue. Le charme qui jusqu'alors avait protégé les hommes blancs était rompu. Les redoutés *teules* (3) n'étaient plus invincibles.

(2) Le dernier exemple de l'intervention directe de la Vierge en faveur de la métropole eut lieu, je crois, en 1833, où on l'apporta dans la capitale pour en écarter le choléra. Mais elle ne voulut pas passer la nuit en ville, et on la retrouva, le lendemain matin, dans son sanctuaire de los Remedios : on pouvait juger, par la boue dont ses vêtements étaient souillés, qu'elle avait parcouru cette distance, qui est de plusieurs lieues, à pied et par des sentiers fangeux. Voir Latrobe, *Rambler in Mexico*, letter 3.

(3) C'était l'appellation que les naturels, au dire de Diaz, employaient toujours en adressant la parole aux Espagnols ; et il l'interprète, à tort ou à raison, comme signifiant *dieux* ou *êtres divins*. (Voir *Hist. de la conquista*, cap. 48 et *alibi*.) Ercilla donne à entendre que les Indiens de l'Amérique du Sud étaient sous l'empire d'une illusion semblable — et qu'ils en furent guéris de la même manière :

Por dioses, como dixen, eran tenidos,
De los Indios los nuestros ; pero oliéron
Que de muger y hombre eran nacidos,

Les Espagnols, sous la conduite de leurs guides tascalans, se dirigèrent vers le nord, en passant par Quauhtitlan et contournant le lac Tzompanco (Zumpango) : cet itinéraire allongea leur marche, mais il avait l'avantage de les éloigner de la capitale. Embusqués sur les hauteurs au pied desquelles ils défilaient, les Indiens faisaient rouler sur la tête des soldats de grosses pierres, accompagnées de dards et de flèches. Quelques-uns eurent même la hardiesse de descendre dans la plaine et de harceler les extrémités de la colonne. Mais ils furent facilement repoussés par la cavalerie, et forcés de se réfugier dans la montagne, où la nature du terrain ne permettait pas de les poursuivre. Les Espagnols, d'ailleurs, songeaient beaucoup moins à combattre qu'à fuir.

Ils continuèrent ainsi d'avancer lentement, incommodés par les projectiles et les attaques irrégulières de leurs ennemis, et s'arrêtant de temps en temps pour les repousser, lorsqu'ils devenaient trop pressants. Le soir, ils trouvaient ordinairement un abri dans quelque ville ou hameau, d'où les habitants, dans l'attente de leur arrivée, avaient eu le soin d'enlever toutes les provisions. Ils ne purent bientôt se procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté, et se virent réduits à se nourrir des cerises sauvages qui croissaient dans les bois ou au bord de la route. Ils s'estimaient heureux lorsqu'ils rencontraient quelques épis de blé qui n'avaient pas été cueillis : la plupart du temps, il n'en restait que les tiges, et c'était avec de pareils aliments qu'ils étaient forcés de satisfaire les besoins de la nature. Si l'on abattait un cheval, on en faisait un repas extraordinaire, une sorte de banquet ; Cortés lui-même rapporte s'être somptueusement régala de cette

Y todas sus flaquezas entendiéron
Viendolos a miserias sometidos.
El error ignorante conociéron,
Ardiendo en viva rabia avergonzados
Por verse de mortales conquistaos.

La Araucana, parte 1, canto .

manière, avec plusieurs de ses amis, et avoir dévoré l'animal jusqu'à la peau (4).

Les soldats, exténués de faim et de fatigue, tombaient quelquefois sans vie sur la route. D'autres, ne pouvant tenir le pas de la colonne, restaient en arrière, et devenaient la proie des ennemis, qui suivaient la trace de l'armée comme une nuée de vautours après à la curée des morts et des mourants. D'autres encore, entraînés trop loin par le désir de se procurer quelques aliments grossiers, partageaient le même sort. Le nombre croissant de ces infortunés et la connaissance du sort qui leur était réservé, forcèrent enfin Cortés à établir dans sa troupe une discipline plus sévère, et à maintenir cette discipline par des châtimens plus rigoureux que ceux dont il avait jusqu'alors fait usage, quoique trop souvent sans effet, tant était grande l'indifférence de ces hommes pour le danger, sous le poids de leurs maux actuels.

Cet état de détresse se prolongeant, les soldats cessèrent d'attacher du prix aux choses mêmes pour lesquelles ils auraient jadis risqué volontiers leur vie. Plus d'un, après avoir sauvé son trésor, à travers tous les périls de la *Noche triste*, l'abandonnait, comme un intolérable fardeau; et le paysan indien put ramasser, avec une joie mêlée d'étonnement, les brillants débris des dépouilles de la capitale (5).

Cortés déploya pendant ces cruelles journées son calme et son courage ordinaires. Il était toujours au poste du danger, payant de sa personne : il reçut, dans une de ces escar-

(4) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 147.

La faim, dit Oviedo, leur fournit un assaisonnement qui rendit cette chair de cheval aussi succulente que les fameuses saucisses de Naples, que le chevreau d'Avila ou que le veau savoureux de Saragosse. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13.

(5) Herrera cite un soldat qui avait eu le bonheur de franchir la fameuse digue avec son trésor, évalué à 3,000 *castellanos*, et qui, suivant le conseil de Cortés, le jeta ensuite sur la route. « Que le diable emporte votre or, lui dit rudement le général, s'il doit vous coûter la vie. » *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 11.

mouches avec l'ennemi, une blessure grave à la tête, qui lui donna par la suite beaucoup de souci (6). Il ne se nourrissait pas mieux que le dernier des soldats, et s'efforçait, par son air de gaieté et par ses conseils, de raffermir ceux dont le courage chancelait; les assurant qu'ils touchaient au terme de leurs maux, et qu'ils allaient arriver dans la terre hospitalière « du pain (7). » Ses fidèles officiers secondaient ses efforts; et il faut convenir que les soldats, et surtout ses vétérans, déploierent pour la plupart, en cette occasion, cette constance et ce courage passif qui caractérisent à un si haut degré leur nation; justifiant ainsi l'assertion d'un vieux chroniqueur, qu'il n'y avait pas de peuple qui pût supporter la faim aussi bien que les Espagnols, et qu'il n'y en avait point parmi les Espagnols qui eussent été mis à une aussi rude épreuve que les soldats de Cortés (8). Les Tlascalans, familiarisés dès leur enfance avec les privations de toute espèce, imitèrent la vertu de leurs alliés. Quoiqu'ils se jetassent quelquefois par terre, dans leur angoisse suppliant leurs dieux de ne pas les abandonner, ils faisaient leur devoir comme guerriers, et loin de témoigner de la froideur aux Espagnols, qu'ils pouvaient considérer comme la cause de leurs maux, il semblait que la communauté de souffrances fût un nouveau lien qui les rattachait plus étroitement à eux.

Le matin du septième jour, l'armée atteignit le rideau des montagnes qui domine les plaines d'Otompan ou d'Otumba, ainsi qu'on les appelle ordinairement, du nom d'une ville indienne, aujourd'hui village, qui se trouve en cet endroit. La distance de ce point à la capitale est à peine de neuf lieues. Mais les Espagnols, dans leur marche circulaire, en avaient fait près de trente. Cette marche avait été si lente, qu'elle avait employé une semaine : on avait dû passer deux nuits

(6) Gomara, *Crónica*, cap. 110.

(7) Tel est le sens du mot *Tlascalala*; cette ville avait été ainsi nommée à cause de la quantité de maïs qui croissait dans ce pays. Boturini, *Idea*, p. 78.

(8) « Empero la nacion nuestra Española sufre mas hambre que otra ninguna, i estos de Cortés mas que todos. » Gomara, *Crónica*, cap. 110.

au même bivouac, par suite de la nécessité absolue de prendre du repos. Ce ne fut donc que le 7 juillet qu'on atteignit les hauteurs qui dominent les plaines qui s'étendent au loin, du côté de Tlascala, en vue des vénérables pyramides de Teotihuacan, deux des monuments les plus remarquables de l'antique civilisation américaine, parmi ceux qui se trouvent encore aujourd'hui au nord de l'isthme. Des groupes ennemis s'étaient montrés, pendant toute la journée précédente, sur les crêtes de ces hauteurs, brandissant leurs armes et criant d'une voix menaçante : « Hâtez-vous ! vous nous reverrez bientôt là où vous ne pourrez plus échapper ! » Paroles mystérieuses, dont le sens ne se révéla complètement aux Espagnols que le lendemain matin (9).

Les monuments de San Juan Teotihuacan sont probablement, sans en excepter le temple de Cholula, les plus anciens restes qui existent sur le sol mexicain. Les Aztèques, si l'on en croit leurs traditions, les trouvèrent à leur arrivée dans le pays : Teotihuacan, « l'habitation des dieux, » qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, était alors une cité florissante, rivale de Tula, la grande capitale toltèque (10). Les deux principales pyramides étaient dédiées à *Tonatiuh*, le soleil, et à *Metzli*, la lune. Il résulte de mesurages récents que la première, beaucoup plus grande que l'autre, a six cent quatre-vingt-deux pieds de longueur à sa base, et cent quatre-vingts pieds de haut, dimensions qui ne sont point inférieures à celles de quelques-uns des monuments analogues de

(9) Voir, pour ce qui suit, Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Gomara, *Crónica, ubi sup.* Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 89. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 6. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 147-148. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 25-26.

(10) « Su nombre, que quiere decir *habitacion de los dioses*, y que ya por estos tiempos era ciudad tan famosa que no solo competia, pero excedia con muchas ventajas á la corte de Tollan. » Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 27.

l'Égypte (11). Ces pyramides se composaient de quatre assises, dont trois sont encore aujourd'hui reconnaissables, quoique les traces des gradations intermédiaires soient presque effacées. Le temps, en effet, les a tellement maltraitées ; elles ont été tellement envahies et défigurées par la végétation perfide des tropiques, qui recouvre ses propres dégradations de son manteau de fleurs, qu'il n'est pas facile de distinguer, au premier abord, la forme primitive de ces monuments (12). La ressemblance de ces masses énormes avec les *tumuli* de l'Amérique du Nord a fait croire à quelques personnes qu'elles n'étaient que des éminences naturelles, auxquelles la main de l'homme avait donné une forme régulière, et qu'elle avait ensuite ornées de terrasses et de temples, dont les ruines couvrent encore leurs flancs. D'autres, ne voyant pas d'élévations semblables dans la vaste plaine où elles se trouvent, en ont conclu, avec plus de vraisemblance, qu'elles étaient d'une construction entièrement artificielle (13).

L'intérieur se compose d'argile mêlée de cailloux, et incrustée, à la surface, de cette pierre poreuse appelée *tetzontli*, qui abonde dans les carrières du voisinage : par-dessus s'éten-

(11) La pyramide de Mycerinus n'a que deux cent quatre-vingts pieds à sa base, et cent soixante-deux de hauteur. La grande pyramide de Chéops a sept cent vingt-huit pieds à sa base, sur quatre cent quarante-huit de hauteur. Voir Denon.

(12) « Il faut, dit M. Tudor, se placer dans une certaine position et posséder en outre une certaine dose de foi, pour reconnaître la forme pyramidale. » (*Tour in North-America*, t. 2, p. 277.) « La forme générale du carré, dit M. Bullock, est aussi parfaite que celle de la grande pyramide d'Égypte. » (*Six Months in Mexico*, t. 2, chap. 26.) Et cependant ces deux écrivains rendent compte de leurs impressions personnelles !... L'historien doit souvent se contenter de répéter avec le trouvère français :

Si com je l'ai trové eserite,
 Vos conterai la vérité.

(13) C'est l'opinion de M. de Humboldt. Voir son *Essai politique*, t. 2, p. 66-70.) Il a aussi traité de ces intéressants monuments dans ses *Vues des Cordillères*, p. 35 et seq.

daît une épaisse couche de stuc, ressemblant par sa couleur rougeâtre à celui qu'on trouve dans les ruines de Palenque. Suivant la tradition, les pyramides sont creuses; mais on n'a pu jusqu'à présent pénétrer dans l'intérieur de celle qui est dédiée au soleil. Dans la plus petite, on a découvert une ouverture dans la face qui regarde le sud, aux deux tiers de la hauteur. Cette ouverture forme l'entrée d'une galerie étroite, de plusieurs mètres de longueur, qui se termine par deux puits. Le plus grand a environ quinze pieds de profondeur (14), et l'intérieur en est revêtu de briques non cuites; mais rien n'indique quelle pouvait en être la destination. Peut-être étaient-ils destinés, comme l'appartement solitaire que l'on a trouvé dans la grande pyramide d'Égypte, à renfermer les cendres de quelque puissant chef. Il n'est pas douteux qu'ils étaient consacrés à des usages religieux; et l'on n'aurait fait que se conformer à la pratique de l'antiquité dans le continent oriental, en les faisant servir à la fois de tombeaux et de temples (15).

On assure qu'on peut voir encore, sur le sommet de la petite pyramide, des traces distinctes de cette dernière destination, consistant en restes de murs de pierre, qui indiquent un vaste et solide édifice (16).

Il n'existe pas de ruines au haut de la pyramide du soleil. Mais le voyageur qui voudra gravir jusque-là sera dédommagé de sa fatigue par la vue magnifique qui se déroulera devant lui;—vers le sud-est, les monts de Tlascalá, entourés de leurs vertes plantations et de champs cultivés, au milieu des-

(14) Latrobe décrit cette cavité, dans laquelle il descendit avec ses compagnons de voyage. *Rambler in Mexico*, let. 7.

(15) Et tot templa deum Romæ, quot in urbe sepulera
Heroum numerare licet; quos fabula manes
Nobilitat, noster populus veneratus adorat.

PRUDENTIUS, *contrâ Sym.*, lib. 1.

(16) Les dimensions en sont données par Bullock (*Six Months in Mexico*, t. 2, chap. 26), qui a vu quelquefois ce qui avait échappé à d'autres voyageurs.

quels on distingue un petit village, jadis fière capitale de cette république: un peu plus au sud, l'œil traverse les belles plaines qui s'étendent autour de la ville de Puebla de los Angeles, fondée par les anciens Espagnols, et rivalisant encore par la splendeur de ses églises avec les plus brillantes capitales de l'Europe; loin, dans l'ouest, c'est la vallée de Mexico, qui s'étale, comme une carte, avec ses lacs rapetissés, sa noble capitale, sortie plus glorieuse de ses ruines, et ses montagnes accidentées, qui l'entourent de leur sombre rideau, comme aux jours de Montézuma.

On dit cependant que le faite de cette grande pyramide fut autrefois surmonté d'un temple, renfermant une statue colossale de sa divinité tutélaire, faite d'un seul bloc de pierre, et tournée vers l'orient. Sa poitrine était revêtue d'une plaque d'or et d'argent bruni, que venaient frapper les premiers rayons du soleil levant (17). Un antiquaire, qui écrivait au commencement du siècle dernier, prétend avoir vu quelques fragments de cette statue. Elle était encore debout, dit-on, à l'époque de l'invasion des Espagnols, et elle fut détruite par l'infatigable évêque Zumarraga, plus fatal aux monuments aztèques que le temps lui-même (18).

Autour de ces pyramides principales se voient un grand nombre de pyramides plus petites, ayant rarement plus de trente pieds de hauteur; elles étaient, suivant la tradition, dédiées aux étoiles, et servaient de lieux de sépulture aux grands hommes de la nation. Elles sont disposées symétriquement et forment des avenues perpendiculaires aux côtés des grandes pyramides, lesquels font face aux quatre points cardinaux. La plaine sur laquelle elles s'élèvent s'appelait

(17) Telle est la description donnée par le cavalier Boturini. *Idea*, p. 42-43.

(18) Ixtlilxochitl et Boturini, qui visitèrent ces monuments, l'un au commencement du dix-septième siècle, l'autre dans la première partie du dix-huitième, déclarent tous deux avoir vu les restes de cette statue. Ils avaient entièrement disparu en 1737, lorsque Veytia examina la pyramide. *Hist. antig.*, t. 1, cap. 26.